

No 77 15 centime

LE RASOIR



Mr Hanssens

-conseiller communal et président de la Société de gymnastique.

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

9 AOUT 1872

Quatrième Année.

Abonnement :

Belgique, Un an, franc. 4, 50.
Etranger, Port en sus.

Les abonnements et les annonces
se paient par anticipation.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Dessinateur-Propriétaire
VICTOR LEMAÎTRE

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Annonces :

La ligne, 60 centimes et à for-
fait. — Pour les annonces,
s'adresser exclusivement aux bu-
reaux du journal, ou à la librairie
Désiré. — Les grandes lettres
comptent sur autant de petites
qu'on peut en mettre sur l'espace
qu'elles couvrent.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue de l'Écuyer, 3bis; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue Vinave, 66. — A Paris, chez M. Jules BENARD, boulevard Ménilmontant, 120.

Nos Conseillers.

Il va être procédé très-prochainement à l'installation des membres de notre conseil communal : vieux troupiers et jeunes recrues, tous sont impatients de paraître en scène.

Cette impatience bien légitime nous a suggéré l'idée de faire l'office de régisseur parlant au public et de présenter par anticipation aux lecteurs du Rasoir nos anciens et nos nouveaux mandataires.

Il nous a paru logique d'accorder la priorité dans notre revue, aux individualités bien déterminées. Léopold, à la rampe !

Le crayon le plus habile doit renoncer à reproduire fidèlement les signes caractéristiques de cette tête bizarre, à moins que le patient ne soit livré au sommeil.

Léopold, atteint d'une myopie désespérante, prendrait un cheval pour un caniche. Cette infirmité l'astreint à une gymnastique de la paupière qui imprime à ses traits les contorsions les plus fantaisistes.

La barbe inculte, la cravate sur l'oreille, la démarche incertaine, pliant sur le poids de dossiers ou de brochures, il traverse avec hésitation les rues de la ville.

C'est un piocheur archarné et cependant le travail doit lui être bien pénible : ce n'est pas sans stupéfaction qu'on le voit plonger la tête dans ses paperasses; il n'ose qu'exceptionnellement du pince-nez, de sorte qu'en écrivant, il est forcé, pour distinguer les caractères que trace sa plume, d'appuyer le nez sur le velin : aussi cet appendice efface souvent la phrase commencée et reste quelque peu barbouillé après cet exercice.

Au moral, Léopold est le type de l'intégrité et de la bienveillance. Il pousse le dévouement jusqu'à l'abnégation et sa modestie nous étant bien connue, nous nous abstenons de parler de son mérite comme juriconsulte et comme administrateur.

Il a deux dadas : l'enseignement primaire et la gymnastique.

Delenda est Carthago, s'écriait l'orateur Romain après chacune de ses harangues. Il nous faut des écoles, répète Léopold avec une énergie que rien n'a pu affaiblir.

S'il lui était possible de réaliser ses vœux, notre cité n'aurait plus ni palais, ni temples, ni couvents : tous ces bâtiments seraient appropriés pour servir de gymnases ou convertis en locaux destinés à recevoir les enfants du peuple privés d'instruction.

Plus d'illettrés ni de rachitiques : tous Pic de la Mirandole et tous Porthos, voilà son idéal. Le trapèze et l'A B C, tels sont les moyens auxquels l'humanité doit exclusivement recourir pour sa régénération.

Quoique président de la Société de gymnastique, je doute fort qu'il se livre assidument aux exercices de haute voltige, et je ne pense pas qu'il soit de force à jouer aux osselets avec des poids de cent livres; il ne s'approche qu'avec prudence des appareils, surtout des anneaux qu'il a failli emporter au lieu de son pince-nez.

En politique, il est partisan des réformes les plus accentuées; la doctrine le revendique comme un des siens, mais il rue dans les rangs et si la jeune garde de l'Association libérale voulait affirmer ses principes et traduire en fait ses sympathies pour certain programme que repoussent les timorés de cette assemblée, elle trouverait probablement en Léopold un chef tout disposé à prendre le commandement de la légion.

En attendant il prend patience. SOLINA.

Requiescat in pace.

Pauvre Denier des écoles!... Si jeune et déjà si affalé!...

Toi, que l'on eut cru devoir être atteint de pléthore, tu vas donc piteusement t'éteindre d'inanition. Hélas! qui eut prévu cette triste fin en voyant les transports d'enthousiasme dont fut saluée ta naissance. Il semblait vraiment que c'était à qui te caresserait, te choyerait, te dorloterait!... Mais, las! où sont les neiges d'antan et les porte-monnaie gonflés, qui avaient l'air de vouloir se saigner à blanc, pour faire de toi un gars solide, capable de jouer des coudes et de faire rondement son chemin, à l'honneur de ses parrains!

Ah! tes parrains, mignon, voilà le chiendent!

Que diable! viennent fait en tout ceci ces petits journalistes? Des enfants perdus qui vont de ci, de là, sans prendre le mot d'ordre, et qui se permettent parfois de ruer dans nos rangs! On n'a pas de ces parrains-là, mon bonhomme, quand on veut faire quelque figure dans le monde.

Présomptueux! qui croyais n'avoir qu'à te montrer pour être adopté par toute la famille et vivre à pleins poumons!...

Vivre, c'est bientôt dit, mais avais-tu la permission de vivre?

Avais-tu été LE trouver, la tête baissée, le regard humble, les mains étendues et suppliantes? Avais-tu baisé avec respect, le bas de SON pantalon en LE priant de te bénir?

Non!...

Mort de moi! et tu prétends vivre?...

Ah! tu crois que l'on est le Grand-Prêtre de la tribu des Doctrinaillards et que l'on a passé sa vie à jeter sa fortune aux quatre vents du ciel, pour être considéré comme une antiquité de la porte de Hal ou traité dédaigneusement par dessous jambe, par un petit morveux tel que toi!

Ah! tu as des velléités d'indépendance, la haine de l'estampille, le dégoût des lisières, et tu prends le Grand-Pontife pour un simple mortel!

Eh! bien va, naïf, va et répète tant que tu voudras : *Ni doctrinaires ni progressistes, tous libéraux!* ou *j'ai du bon tabac dans ma tabatière*, cela nous fera exactement le même effet; — nous ne coupons pas dans ces ponts-là, nous autres. Nous n'éprouvons d'enthousiasme qu'à bon escient, au commandement, au pas et le petit doigt sur la couture réglementaire...

Comme, malgré tout, tu tenais à la famille, nous ne pouvions t'aplatir en pleine lumière, — on n'affiche pas ses sentiments à ce point-là. Hé, hé, nous sommes plus adroits que cela, petit. Aussi, as-tu vu les nombreux comités qui semblaient devoir surgir des moindres villages, frappés de paralysie et gelés net par la froideur polaire, qui s'exhalait d'entre les lignes des articulettes de nos journaux fidèles.

Au surplus, puisque tu vas t'éteindre, je puis bien t'avouer une chose.

Quand bien même tu serais venu nous demander humblement notre patronage, il n'est pas bien sûr que tu en eusses réchappé. Nous sommes probablement d'une nature particulière, mais quand on nous demande du vil métal, v'là! nous nous incarnons presto en Madame Benoiton : Sortis, très-cher, tous sortis, — véritablement désolés!...

Ce n'est pas que nous soyons pingres, fi donc! Te faut-il pour vivre un fort lot de discours sur l'Indépendance du Pouvoir civil, des tirades premier choix contre la loi de 1842, des articles sonores sur l'Instruction?...

Parle, tu en auras tant et plus — mais pour Dieu! mon fils, ne nous demande pas d'argent, car nous avons, vois-tu, fait vœu d'être pauvres... chaque fois que l'on nous demandera un maravedis pour passer des paroles aux actes. H. NOR.

Les mauvaises langues.

Et tout d'abord, n'allez pas croire, en lisant le titre, que je vais vous mettre sous les yeux des Don Basile ou des Rodin, et vous présenter ici des types accomplis de ces deux intéressants personnages. Non, non, bien que l'occasion ne nous en manque pas, telle n'est pas notre intention; nous ne voulons pas vous donner des nausées et c'est ce qui vous arriverait infailliblement s'il vous prenait fantaisie de nous lire en dinant, entre le dessert et le café.

Don Basile et Rodin n'étaient, du reste, pas des mauvaises langues dans la véritable acception du mot; c'étaient des gens qui, selon la nécessité, forgeaient des faits absolument faux et trouvaient moyen de leur donner toutes les apparences de la vérité; en d'autres termes, c'était la calomnie ni plus ni moins; un peu plus mauvais que ceux dont nous voulons parler.

... Mais passons outre, car tout en voulant éviter de les mettre en scène, je m'aperçois que je m'éten-drais sur leur compte. C'est qu'il y a beaucoup à dire là-dessus, mais franchement je crois qu'il vaut mieux les laisser de côté. Revenons à notre sujet :

Ce que nous sommes convenus d'appeler mauvaises langues est une sorte de terme moyen entre les Rodin et les Basile qui inventent et calomnient selon les besoins de leur cause et les blagueurs qui, généralement trop niais pour rien inventer, se contentent forcément de prendre un fond vrai, de l'amplifier outre mesure et de le débiter à qui veut l'entendre, s'imaginant bêtement qu'on l'accepte pour argent comptant, alors qu'on l'écoute seulement par convenance et que, par convenance toujours, on s'abstient de dire au blagueur qu'il... en impose.

C'est là surtout ce qui fait les blagueurs; il est probable que si chaque fois qu'on s'en aperçoit, on leur disait qu'ils ne disent pas vrai, l'espèce disparaîtrait bientôt, ou du moins ne tarderait pas à devenir très rare.

Ajoutons toutefois que l'intérêt guide toujours les premiers et que la bêtise guide généralement les autres. Quand je dis la bêtise, c'est bien un peu aussi le désir de s'élever, ce qui ferait supposer que blaguer est le propre des petits.

Quant aux mauvaises langues, ce n'est ni l'intérêt ni la bêtise qui les pousse; c'est plutôt à ce qu'il semble, la méchanceté. Cette méchanceté est-elle calculée ou seulement légère? Je l'ignore; toutefois, si j'avais à choisir, je la mettrais sur le compte de la légèreté; voici pourquoi :

N'en déplaise à la plus belle moitié du genre humain, (je crains presque d'en dire davantage) c'est chez le sexe beau et faible en général, mais assurément très-fort sur ce point que se trouve le plus grand nombre de mauvaises langues; il n'y en a que fort peu chez les hommes. Or je n'ai jamais trouvé que ce sexe aimable — et aimé du reste — fut méchant, mais j'ai, par contre, toujours constaté qu'il est essentiellement léger; donc, je mets sur le compte de la légèreté le grand nombre de mauvaises langues qui se rencontrent dans cette moitié de l'espèce humaine, adorée de l'autre.

Ce n'est, d'habitude, pas par les choses qu'elles

disent que les langues sont mauvaises, mais bien plutôt par la façon dont elles disent les choses.

Et tenez, je vais vous donner un exemple :
Je connais une dame, mauvaise langue; (que dis-je, une dame! mais j'en connais une foule) celle-ci excelle dans le genre; tout en vous racontant les faits de la façon en apparence la plus innocente, elle trouve toujours moyen de glisser dans son récit un petit mot qui, à lui seul, fait d'elle une mauvaise langue.

Ecoutez et jugez : En flânant, vous avez regardé une femme un peu attentivement; comme vous n'avez pas le cœur cuirassé, je suppose que cela vous arrive quelquefois. Ma mauvaise langue vous a remarqué, et en parlant de vous elle dira : « Lui ! il fait de l'œil à toutes les femmes. » Et grâce à ce petit mot, « toutes » glissé dans sa phrase, elle vous fait la réputation du plus terrible... don Juan de la ville.

Ou bien : Monsieur *** a un excellent ami. L'autre jour, l'ami rencontre Madame *** et, tout en causant fait un bout de chemin avec elle; il n'y a là-dedans aucun mal. Mais ma mauvaise langue les a vus, et, racontant la chose elle dira : « On les voit bien souvent ensemble. » Ce « bien souvent » voyez-vous, c'est le fiel; le mari l'entendant méditerait beaucoup dessus.

Si la place ne manquait pas, je pourrais multiplier les exemples et vous en citer des plus piquants; force m'est de conclure : La mauvaise langue est un être dangereux dont on ne peut rien attendre de bon; on n'a donc qu'à gagner en l'évitant; mais c'est bien difficile, il y en a tant.

ASTHON.

Bourgeoise d'été.

— Et puis, il fait si chaud ! — UN !

— Et puis, après tout, il n'y a pas de mal à cela ? — DEUX !

— Et puis, toutes ces dames le font bien !.. TROIS !

— Et puis, on a beau être mariée, être mère, il faut bien suivre les modes, autant qu'on le peut, n'est-ce pas ?... QUATRE !

— Et puis ma foi... CINQ !

— Et puis, enfin... je... ne suis pas... plus mal... faite... qu'une autre... SIX !

Et puis, et puis, et puis... ô madame, madame !
Allez, c'est la dernière de ces nombreuses raisons, si plausibles d'ailleurs, que vous avez données, sans qu'on vous les demandât, notez-le bien, qu'il fallait articuler en première ligne...

Oh ! mon Dieu, ne rougissez pas !
Je vous approuve. Certes, vous êtes aussi bien, que dis-je, mais infiniment mieux faites que vos meilleures amies.

Et je le constate, avec un certain plaisir.
Allons, Madame, un peu d'aplomb !
Je le vois bien, c'est la première fois que vous vous décolletez aussi... largement. Vous n'allez pas au bal, ou bien rarement.

Et vos yeux me disent, suppliants : « Je ne suis » qu'une petite bourgeoise, c'est vrai. Ce corsage transparent, en crêpe, ne m'est pas familier. Mon « cou, mes bras sont presque... nus... et si cela ne

EXTRAIT.

Les petites misères de la vie humaine.

PAR OLD NICK

LE DIMANCHE.

Vingt-cinq ou trente millions de citoyens français travaillent assidûment six jours de la semaine, pour se reposer, à l'instar de Dieu, le septième.

Ce jour-là, le nègre le plus laborieux n'échangerait certainement pas sa destinée contre la leur.

En revanche, s'amuse-t-ils ? Voilà la question.
J'y répondrai par l'histoire authentique de deux ballements, tous deux énergiques et sincères, — mais différents d'heure et de sexe.

La première fut poussée sur les cinq heures et demie du matin, par un homme de moyen âge, de moyenne laideur, d'humeur et d'esprit moyens; un de ces hommes qui sont indifféremment jetés sur le globe pour combler tel ou tel vide social; et, suivant le besoin des circonstances, vendre des épices, professer la grammaire, confectionner des bottes, gérer des journaux, épouser certaines jeunes filles, faire, en un mot, toutes les corvées qui demandent plus de résignation que d'intelligence.

Ce ballement fut accompagné d'une pandiculation nerveuse qui dérangea les rideaux étoffés de l'alcôve où M. Céleste-Anselme Firmineau venait de prêter humblement l'oreille aux injonctions de Madame Firmineau, née Roguin, sa très-légitime épouse.

C'est grâce à M^{me} Firmineau que M. Firmineau est inscrit sur l'almanach des cent-mille adresses, avec les désignations suivantes : — « Elect., élig., continue de tenir les eaux fondantes de son beau-père, ainsi que l'élixir Gingival pour dents; rue... N°... »

Aussi l'humeur de M. Firmineau, édulcorée par

me contrarie pas outre mesure, que votre regard s'arrête avec complaisance sur leurs contours, oh ! monsieur, croyez bien que cela me gêne horriblement. Je m'y ferai, mais cela me trouble énormément, allez. »

UN MOT D'EXPLICATION.

Puis, c'était une petite bourgeoise svelte, vêtue avec goût, en noir.

J'étais assis en face d'elle, au sein de l'omnibus, comme dirait Banville.

Et je la regardais, par dessus mon journal, en feignant de lire.

Elle s'était aperçue de ma ruse coupable, et comme ma prunelle bleue et douce mais railleuse, se promenait effrontément sur ce qu'un corsage noir, d'une légèreté de tissu incroyable, voilait, — au dire de la couturière, — elle avait rougi, oh ! mais rougi, comme ne rougit plus une dame habituée à valser dans les bals des ministères avec de jeunes hommes ardents — et très bien mis du reste.

D'où cette conclusion : c'est une petite bourgeoise !
D'où également cette certitude ; c'est la première fois que ces bras parfaits et cette gorge charmante prennent l'air aussi gentiment.

Or, ayant fréquemment — sinon à quoi serviraient d'excellents yeux — regardé, d'abord le corsage, ensuite le cou qui le surmontait, puis le corsage indiscret, je vis à n'en pouvoir douter à une dernière excursion du côté des belles paupières de ma voisine, que ses regards un peu boudeurs signifiaient clairement « Je vais vous donner les raisons de cette toilette inusitée.

Et alors, les six motifs — très sérieux — énoncés plus haut m'avaient été soumis :

— « Il fait si chaud... », etc., etc.

Pauvre petite bourgeoise d'été ! si pudique, si innocente ! Va ! tu as bien raison de te mettre... comme tout le monde. Tant pis si ton mari grognon — il doit être grognon ! — a murmuré ce matin, pendant que tu passais ce délicieux corsage.

Oh ! je sais bien, petite bourgeoise d'été, que tu as mûrement réfléchi avant de commander à ta faiseuse ordinaire ce corsage séduisant. Et, dans le silence du cabinet... de toilette, tu te disais :

— « Dois-je enfin faire connaître aux passants hardis ce que mon mari et mon enfant, seuls, ont vu, tous deux charmés, mais pour des motifs bien différents ? »

Oui, tu pesais ainsi dans la balance, balance féminine, une balance un peu faussée, les raisons pour et les raisons contre une divulgation soudaine de tes charmes honnêtes.

Et les six raisons victorieuses, les six raisons de tout à l'heure étaient écloses dans ton esprit :

— « Il fait si chaud... », etc., etc.
Eh ! bien je le répète, ô dame troublée pas mes investigations, — mettons impudentes, je le répète, c'est la sixième raison, oui, la sixième, sournoisement énoncée avec hésitation : « Et puis, enfin, je ne... suis... plus mal... faite qu'une autre. » qui a fait pencher la balance.

Le corsage a été commandé.

la reconnaissance, se prête, émulsive et benigne à une pression indéfinie. Les eaux de son beau père n'ont rien de plus fondant. Elle est pectorale et balsamique.

D'autres maris — Je parle des plus doux — se révolteraient contre les impérieuses façons de l'altière pharmacienne : M. Firmineau, lui, se contente, — quand il l'ose — de bailler à la fin de certaines harangues conjugales et didactiques, à ce double titre peu amusantes. Son ballement, il est vrai, ne saurait toujours passer pour un acquiescement pur et simple aux volontés qui viennent d'être exprimées. C'est quelquefois un ballement mixte, où l'on pourrait entendre les grondements lointains d'une insurrection future, subordonnée à certaines éventualités — la mort du vieux Roguin, par exemple. — Mais il peut s'interpréter aussi comme je murmure approbatif d'un auditeur charmé, ou la formule orientale de soumission, passive : Entendre c'est obéir.

Malgré la familiarité de certains détails, il est indispensable de sténographier le discours, qui cette fois l'avait précédé : — Céleste (bis) ! avait dit M^{me} Firmineau; mon ami (ter)... faut se lever, mon loup ! C'est dimanche, vois-tu... Le frotteur et le porteur d'eau vont venir. Catherine est à la messe. Debout, debout, mon homme, range un peu dans le salon, avant que de descendre, réveille les commis. Mais ne reste pas à lambiner par en bas; remonte t'habiller tout de suite. Avant, mets l'eau chauffer.

As-tu été chez la couturière ? Non ! Eh bien ? faut y courir avant quelle ne soye dehors.

Demande mes souliers, en passant chez le père Gringuet. Tu entends ? Prends ton café, s'il est prêt; sinon tu déjeuneras plus tard. Mais sois au collége

Ayant le corsage, il fallait le mettre.

Et vous l'avez mis, ô bourgeoise d'été, avec de petits sourires de joie, et regardant dans la glace avec timidité.

Et pourquoi ne l'auriez-vous pas endossé, dites ?
Ce que j'ai caressé de l'œil, avec calme, en sculpteur, n'en restera-t-il pas moins la propriété de monsieur votre mari, et de votre joli petit bébé.

Qui, n'est-ce pas ?

Eh bien, alors...

Ah ! si... Mais il n'en est rien, ô vertueuse petite bourgeoise d'été. Donc personne n'a rien à vous dire.

Mettez; mettez souvent vos jolis bras, vos épaules modestes à l'air, sous le crêpe transparent d'un corsage.

Si vous ne le faites pas pour vous, que ce soit pour les pauvres comme moi, qu'une obole de volupté intellectuelle rend riches pour un jour.

— D'ailleurs, il fait si chaud... etc., etc.

ERNEST D'HERVILLY.

J. LEROUSSÉAU, horloger breveté, rue Sur-Meuse, 45, Liège.

Sont-ils heureux, les Bruxellois ! Voici ce qu'annonce le *Journal amusant* :

M. Delort, directeur du théâtre Lyrique, vient d'engager pour une série de représentations, une célébrité, une étoile... J'ai nommé :

M^{lle} DÉJAZET.

La grande artiste nous donnera le *Vicomte de Letorières*, comédie vaudeville en 3 actes, pièce pour ainsi dire inconnue ici.

Ensuite viendra M. Garat, 2 actes qui, on s'en souvient, firent la fortune de M. Victorien Sardou, alors qu'il débutait comme auteur dramatique.

Mais ce n'est pas tout !

Dans une quinzaine de jours, nous aurons également au lyrique des représentations de :

M^{lle} KELLER.

l'étoile des cafés-concerts de Paris, genre Judic-Lagier.

Les habitués du théâtre de M. Delort vont éprouver de douces joies.

Explication du mot carré du dernier N°.

T R O C
R O S E
O S E R
C E R F

On trouve : Borax; les botroules; del Licou di Hestà; Champignon; in' neür biess; les vieilles chiques des Guillemins; Godeau; Adelaïde R.; un homme de chiffre; Doloz, de Tilleur; un lunatique; Totor G., candidat-notaire à Jodoigne; le Cerele artistique des Randahs et deux déclamateurs busés.

Mot carré par Malbonni.

Mon illustre premier, d'un illustre plumet,
Mon deuxième faisant, surmontait son toupet;
Général débonnaire, onques ne sut détruire;
Mon trois fut sa devise, et son but nous voir rire.
S'il s'avisait jamais de tirer du fourreau
Son sabre gigantesque et de livrer bataille,
S'il frappa sur mon quatre et d'estoc et de taille,
A tout prendre c'étaient coups de sabre dans l'eau.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12.

à huit heures. Ils ont peut-être mis Alphonse en retenue. Pauvre chat ! Tâche qu'il sorte ? Cajole un peu avec son professeur...

Ah !... pour ce billet des Margotais... manque pas d'y aller voir. Ce n'est guère ton chemin, mais tant pis...

Et, si les fonds ne sont pas faits, faudra passer chez l'huissier et le prévenir pour demain sans faute... Tu sais que nous allons à Versailles...

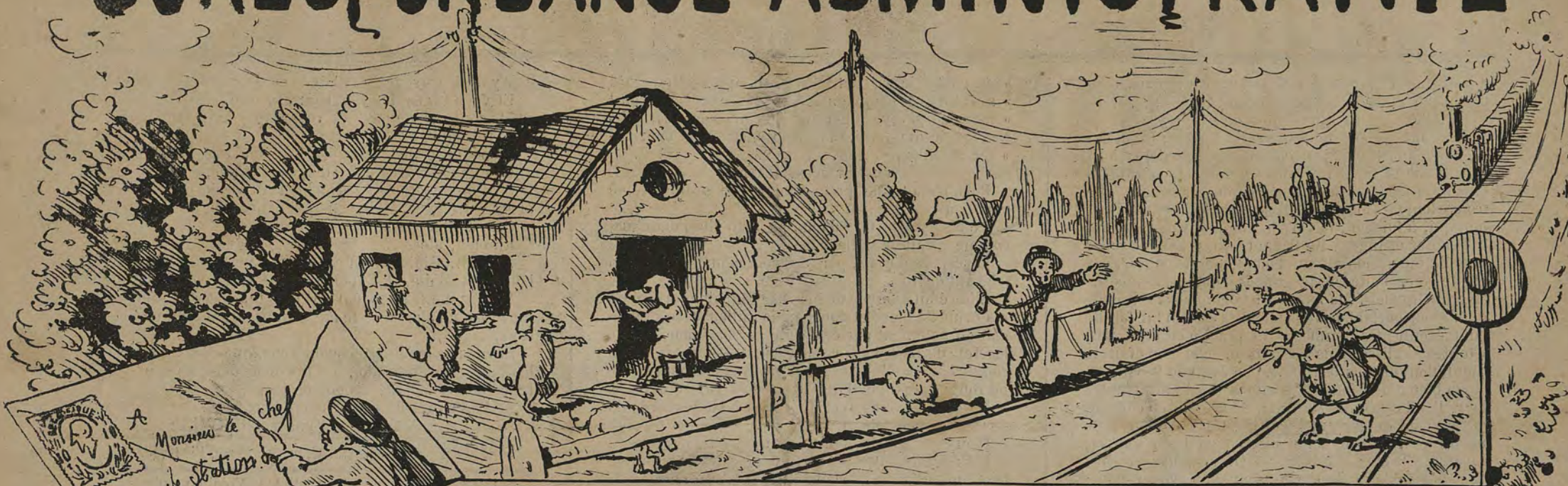
Ne va pas flâner dans les rues comme tu fais toujours. Les Jorry nous attendent à onze heures et demie précises... tiens, ça me fait penser... remonte les pendules, tu l'oublieras.

A Versailles, voici ton affaire. Tu montreras la musée au petit.

Pendant ce temps là, nous irons chez M^{me} Grosbois, près de Viroflay... Nous attendrons que tu viennes nous prendre pour aller au parc. — Quand Jorry nous aura rejoints. — il va là-bas voir des maisons de campagne — toi, tu feras semblant de rien, et, tu reviendras à Paris aider Catherine à mettre tout en ordre pour le dîner. Vaut mieux ça, vois-tu, que de lui laisser les clefs. C'est si trompeur, les domestiques !... Et on dit que celle-là fait entrer les hommes quand nous sommes dehors. Si tu pouvais l'y prendre.

Par exemple, je ne sais pas comment nous passerons la soirée. Penses-y, faut voir ça un peu d'avance... A moins que les petites Simonin ne viennent... Alors, en ramenant Alphonse à son collége, tu irais chercher M. Anatole chez sa mère. Avec Jorry et ses deux cousins, ça ferait comme un petit bal, et tu leur jouerais des contredanses, à ces enfants...

CORRESPONDANCE ADMINISTRATIVE



..... Le 10 août 1872.

Monsieur le chef de l'estation

Je mets la main à la plume cet après dit vous faire raporter sur un malheur avec accidan qui a jete la desolation dans une famille que j'ai fait tout pour eviter et que ce net pas de ma faute. faut vous dire que vers 8 huit heure du soir, qu'y fait encore claire un condrai il a ote la vie a un pole mere. J'aurai tout respect.

Je voyais ariver le pole mere a la traverser. Je voyais ariver le condrai et je voyais qu'un malheur allait ariver et ce net pas de ma faute. faut savoir que ce pole mere il reve nai de la campagne ou il avait ete formone et que comme il c'etait un peu atarde il etait fraise de centre dans sa famille qui l'attendaient avec impatience qu'on l'entendait crier de la place ou que j'etais parce quelle sage de l'autre cote de la voie chez le gros lucas. vous savez bien ce gros qui joue fumusement un piquai toujours. pour son que le voyant ariver et le condrai aussi je ne perdais pas mon son froit et je donnait des coups a cette mere de famille pour la faire retourner en arriere qui n'aurait pas et de malheur alors qu'on a bien raison de dire que le queur maternelle est sublime! il ne voulu pas entendre mes raison et n'entendant que sa pauvre petite famille, il voulu de l'arriver pour alle la retrouver mais le condrai a juse desus, que ce net pas de ma faute, et quelle fut victime de son imprudence et de l'absence de sa famille et d'avoir rentre trop tate et de ne pas avoir ecoute les conseils que je lui donnais avec le baton de mon respect.

De tout qui dressé se present raporter pour l'avenir comme vous devriez.

Nestor Pichard

garde Curiaire

Postscriptum - la victime ne pas ete jore abimee et son jourra mourir en faire des amouilles et du condrai que vous ne cacheriez bien que j'us desus



Les petits cochons d'heritiers.



- petite querelle de menage
- Cependant Henriette, tu m'avais promis un garçon...
- Et ce qu'on sait jamais a quoi s'entendre avec vous.....

La nouffice
- Tu seras peut-être impératrice, mais en attendant je t'apprendrai à respecter tes langes.

- Je n'ai entendu que dix coups de Canon; serais-ce une fausse couche...

- C'est notre dernière nuit, mon loulou, la fin du monde est annoncée pour demain.
- Raison de plus pour dormir; le ciel est loin et il faut se préparer pour le voyage.